

**Eddé Anne-Marie,
*Saladin.***

Paris, Flammarion, 2008, 755 p.
ISBN : 978-2082100588

Saladin est le titre de la nouvelle biographie composée par Anne-Marie Eddé, historienne spécialiste du Proche-Orient à l'époque médiévale. Cet ouvrage, richement documenté, offre en annexe une chronologie, une note historiographique, une bibliographie sélective et un index. Par sa facture monographique, ce travail retrace la vie et l'œuvre de Saladin. En puisant dans les sources médiévales (arabes⁽¹⁾, syriaques, arméniennes et latines), l'auteur redessine minutieusement non seulement l'histoire d'un sultan, mais celle d'un siècle mouvementé et d'un mode culturel fondé sur « la défense de l'islam ». Plus thématique que chronologique, cet ouvrage décrit d'une part la trame événementielle du XII^e siècle en Égypte, en Syrie-Palestine et dans une partie de la Haute-Mésopotamie. Il analyse d'autre part un mode de gouvernement, une conception du pouvoir et une vision du monde. Interdisciplinaire, la méthode employée ne relève pas uniquement de l'histoire, mais s'enrichit de l'analyse de discours, de représentations sociales, d'images, de pensées politiques. C'est cette quadruple approche que nous souhaitons mettre en évidence dans cette recension.

En travaillant sur cinquante-neuf sources arabes classiques et sur une vingtaine en langues occidentales, l'historienne retrace, année après année, la vie de ce personnage central dans la conscience arabo-musulmane. L'auteure s'appuie essentiellement sur les nombreux documents écrits au XII^e siècle, notamment récits, traités hagiographiques, correspondances officielles et décrets. Elle se réfère également aux documents numismatiques et architecturaux (madrasas, fortifications, citadelles, enceintes, inscriptions, monnaies, etc.) pour restituer l'intégralité de sa vie.

Dans le premier chapitre, elle décrit « le monde de Saladin » (p. 24-32), marqué par les conflits entre le calife abbaside de Bagdad et le calife fatimide du Caire, ainsi que par les luttes entre musulmans et Francs. L'entourage familial de Saladin est brièvement décrit pour déceler les éléments enfouis de sa première formation spirituelle et politique. Bien que les sources soient plutôt rares sur cette période, elles fournissent néanmoins un éclairage sur les facteurs décisifs qui façonnèrent le destin de ce personnage. Les premiers pas de Saladin dans la vie politique et militaire sont ensuite présentés avec minutie (« Le temps de l'apprentissage », p. 33-46). Après une première partie (p. 21-82) consacrée à « l'ascension », la deuxième, intitulée « Le sultan » (p. 83-198), accorde

une attention toute particulière au sultan et à ses mesures pragmatiques pour asseoir son autorité sans rompre avec le calife de Bagdad. Une troisième partie, « Le jihad » (p. 199-387) fait naturellement une large place aux combats menés par Saladin, mais en évoquant aussi les dimensions stratégiques et idéologiques. Le champ d'investigation s'étend ensuite à « La vie de tous les jours » (p. 389-426) – et c'est un des nombreux points d'intérêt de cette biographie -, où l'on découvre les détails de la vie quotidienne du sultan : « prières et dévotions » (p. 392), ses habitudes en guerre et en chasse (p. 400), ses relations avec les proches (p. 402) et ses voyages et résidences (p. 410). Après la cinquième partie (« Le gouvernement », p. 427-535), qui présente des développements originaux sur l'économie ou les non-musulmans, la sixième et dernière partie ouvre à la « légende » (p. 537-582).

Le parcours historique, vérifié et vérifiable, du sultan a été ainsi restitué avec précision et limpidité. Pour la reconstitution scientifique de ce parcours, l'auteure se fonde sur deux approches complémentaires : elle se réfère tout d'abord aux données authentifiées par ses prédécesseurs occidentaux tels que M. C. Lyons et D. E. P. Jackson (*Saladin, The Politics of Holy War*, Cambridge, 1982), H. Möhring (*Saladin und der Dritte Kreuzzug*, Wiesbaden, 1980) et Y. Lev (*Saladin in Egypt*, Leyde, 1999). L'utilisation de ces monographies témoigne de l'ancrage de cette recherche dans le droit fil des travaux antérieurs, malgré leur perspective « volontairement chronologique et principalement axée sur les aspects militaires et diplomatiques » (p. 711). D'autre part, l'A. confronte les différentes versions d'un même fait en comparant les écrits occidentaux et arabes, et, pour ces derniers, elle confronte les sources chrétiennes aux sources musulmanes. Pour mieux cerner les enjeux politiques d'un événement, elle compare aussi les sources sunnites et les sources chiites. L'objectif de ces délicates comparaisons est de mettre en évidence les fonctions de la version dominante et les enjeux des silences, omissions ou exagérations inhérents à toute historiographie. De même, l'A. s'est ainsi efforcée de démêler le vrai du faux, le légendaire de l'historique afin d'atteindre le seuil nécessaire de l'acceptabilité rationnelle d'un fait.

Par le nombre important de références aux aspects de la vie quotidienne, aux institutions juridiques, aux phénomènes sociaux (activités des confréries mystiques, liens entre juifs, chrétiens et musulmans, économies de marchés, activités commerciales), cet

(1) Les principaux ouvrages arabes mis à contribution pour la réalisation de ce livre sont : al-Fādil (1135-1200) qui rédigea plus de huit cents documents ; l'Imād al-Dīn al-Asfahānī (1125-1201), al-Fatḥ al-quṣṣī fi l-fatḥ al-quṣṣī, Leyde, 1988 ; Ibn Šaddād (1145-1234), al-Nawādir al-ṣūlānīyya wa l-mahāsin al-Yūsufīyya, 1964 ; et, à un degré moindre, Ibn al-Atīr, al-Kāmil fi l-ta'riḥ, 1965.

ouvrage s'apparente à une histoire sociale de l'époque, même si ce n'est pas l'objectif premier.

Plutôt que de s'interroger « vainement sur la nature de ses [le sultan] intentions » (p. 202), l'A. se livre à l'analyse du discours dirigeant son action politique et militaire. Par « discours », elle entend l'ensemble des arguments fournis pour justifier son œuvre et lui donner un sens. D'un point de vue structurel, ce discours fut construit sur une grille d'arguments bien enchevêtrés : face à la suprématie dogmatique du califat, Saladin dut justifier ses choix et combats par la nécessité d'unifier l'islam, condition *sine qua non* du *gīhād* (p. 202). Pour légitimer ses attaques contre les Zenguides et les chiites, il invoqua la cohésion de l'islam comme un postulat irréfutable. C'est seulement en étant unis que les musulmans pourront défendre les Lieux saints et reprendre Jérusalem, conquise par les Francs en 1199. Cet appel à l'unité conduisait les musulmans sunnites à éviter les combats fratricides et à affaiblir le chiisme. Le ciment de ce discours n'est autre que l'image du martyr accomplissant son devoir religieux. Or, nul ne l'accomplira mieux que le sultan lui-même, entièrement dévoué à cet impératif divin. (p. 205). Cette argumentation a été théorisée dans un traité d'incitation au *gīhād*, rédigé par al-Tarsūsī, (p. 216) à l'attention du sultan.

Ce discours de propagande fut extrêmement efficace. Destiné à galvaniser l'imaginaire populaire, il ne se souciait guère de la cohérence logique. Sa stratégie visait à persuader un calife indécis, à mobiliser des troupes et à réaliser prestement des victoires militaires. Ce discours parvint à ses fins grâce à sa structure mythique et à l'emploi intense de symboles (martyr, mort dans le chemin de Dieu, reprise des Lieux saints, etc.). L'enjeu de l'A. est de décrire les faits historiques comme l'expression d'une structure discursive prégnante qui nourrissait l'imaginaire des hommes d'alors. L'histoire de Saladin fait ainsi toute leur place à la rhétorique guerrière, à une thématique axée sur la défense de l'islam et à un style performatif tourné vers le combat chevaleresque.

Par « discours » on entend également l'ensemble des récits, textes et légendes gravitant autour de Saladin. Par son important volume, la multitude de ses émetteurs et la variété de ses thèmes, ce discours constitue un hypertexte dont le sens profond est le conflit des cultures, des mémoires et des valeurs. Islam et christianisme échangèrent à tout niveau, leurs interactions s'exprimant notamment à travers l'image de Saladin dans laquelle la révérence des uns croise la peur des autres. A.-M. Eddé déconstruit ce discours et le restructure selon les critères de fiabilité (vrai/faux) et ceux de fonctionnalité pragmatique (efficience/inefficience). Son histoire revêt ainsi une certaine dimension logique, rompant avec la

narration linéaire des événements, ce qui lui permet d'explorer le registre des représentations.

Qu'elles relèvent de l'appropriation littéraire, de l'amplification populaire ou de la manipulation politique, les représentations légendaires et mythiques, tissées autour de Saladin, furent prolixes et contradictoires. L'auteur se penche sur la naissance et le devenir d'une légende (p. 541-545), généralement axée sur les valeurs chevaleresques et morales du sultan. Au Moyen Âge, les chrétiens s'efforcèrent de le convertir au christianisme pour expliquer la célérité de ses conquêtes militaires : on y vit tantôt un châtiment divin, tantôt un modèle christique de magnanimité. De même, on mit l'accent sur ses qualités guerrières et chevaleresques, à la recherche d'un héros parfait. Pour la postériorité musulmane, il incarna les pratiques exemplaires de *muğāhid*, vaillant et clément. L'hégémonie de cette image dithyrambique n'empêcha pas, cependant, l'émergence d'une légende noire dans laquelle Saladin fut dépeint en usurpateur, séducteur et assassin (p. 546).

Au xx^e siècle, cette image prit un nouveau sens. À cause de l'incurie d'un grand nombre de régimes arabes, des luttes contre l'Occident, du conflit arabo-israélien, la légende devient mythe. Ce changement se justifie par la volonté des chefs d'État arabes (Saddam Hussein, Hafez al-Asad) d'asseoir leur légitimité sur le modèle du héros arabe, capable de combattre l'impérialisme. Sans se référer aux textes fiables de l'histoire, leur manipulation politique s'apparente davantage à une rhétorique populiste où le sultan est présenté comme un super-libérateur, face aux nouvelles croisades (américaines).

Par l'examen de ces représentations, l'A. répond à la préoccupation de tous les historiens : comment retrouver le vrai personnage dans une masse hétéroclite de données, majoritairement fictives ? En rappelant une question, plutôt provocatrice, de J. Le Goff : « Saint Louis a-t-il existé ? », (Saint Louis, Paris, 1996, p. 314), l'A. s'interroge à son tour : « Saladin a-t-il existé ? » Ce questionnement est parfaitement motivé, car la personnalité du sultan ayyoubide fut noyée dans des documents contradictoires : écrits hagiographiques l'érigent au rang des saints et écrits hostiles le réduisent en opportuniste perfide. De par leur complexité et leur diversité, ces documents sont déroutants : littérature panégyrique, miroir des princes, conseils politiques, hagiographies, songes, etc. Ainsi, l'auteure se livre à une véritable archéologie critique pour faire le départ entre ce qui appartient objectivement à l'histoire et ce qui relève de la légende. Délicate, cette tâche presuppose, hormis la connaissance des sources, la maîtrise des tournures médiévales de pensée et des modes anthropologiques de représentation. Aussi, cette démarche s'inspire-t-elle de celle

de J.-Cl. Garcin, dans son étude du roman de Baybars qui fit partie de l'univers fictif et de la littérature populaire arabe entre le XII^e et le XV^e siècle (cf. *Lectures du roman de Baybars*, 2003). L'histoire de Saladin se double d'une histoire des images qu'ont faites de lui, génération après génération, ses partisans admiratifs comme ses adversaires les plus acerbes. Sa représentation devient elle-même un fait historique dont on pourrait suivre l'évolution à travers les siècles et en expliquer les lois générales.

La biographie de Saladin n'est envisageable que dans le cadre d'une histoire des idées qui façonnaient l'inconscient politique collectif au XII^e siècle. Le mode gouvernemental d'alors fut fondé sur une hiérarchie symbolique assez complexe : le calife gouvernait au nom de l'application des préceptes musulmans, communément appelés *šari'a*. Sa légitimité tenait à son dévouement au service de Dieu et de son Prophète. Le sultan représentait le calife et contribuait à asseoir cette autorité. Le *ǧihād* était un devoir incomptant aux autorités politiques pour défendre l'islam et sa terre. L'A. rappelle succinctement ces idées et les mobilise pour mieux comprendre les événements historiques. C'est une manière de dire la possibilité de mettre l'histoire des idées au service de l'histoire événementielle. Analysé au long de la troisième partie (p. 199-389), le concept de « guerre sainte » ou *ǧihād* ne désigne pas uniquement l'échange des violences militaires entre musulmans et Francs, mais l'application d'un dogme, d'une disposition légale et d'un impératif moral lié à « la défense de l'islam ». Encore vive, cette idée presuppose la mobilisation des forces de l'histoire pour asseoir un univers symbolique couvrant à la fois la terre, les croyances et l'honneur.

Le choix de cette approche thématique offre à l'auteur une certaine liberté quant aux contraintes chronologiques. Par cette approche, elle dépeint la complexité de ce personnage sans obéir aux techniques narratives linéaires. Appliquée superficiellement aux phases militaires et aux échanges diplomatiques, l'approche linéaire risquerait de générer un regard réducteur sur cette étape cruciale des relations problématiques entre l'islam et l'Occident.

Saladin a bel et bien ré-existé par l'agréable lecture de cette biographie. Conjuguant la rigueur de l'érudition et l'éclat du roman, ce livre passionnant fait apparaître un personnage clef de l'époque médiévale sous un nouveau jour. Il témoigne également de la nécessité de marier les approches et les disciplines pour embrasser la complexité du matériau historique qui reste à découvrir.

Nejmeddine Khalfallah
INALCO - Paris